
LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(3^e article. — Voir les n^{os} 103 et 104.)

La vallée d'Oukès est enceinte de toutes parts par les montagnes qui la ferment, à tel point qu'une fois dans l'intérieur, il est impossible de lui soupçonner la moindre issue ; comme aussi de l'extérieur, il est impossible d'en soupçonner l'existence, c'est, en un mot, un véritable entonnoir. Au fond de la gorge, les rochers se réunissent en une sorte de cirque étroit et sont découpés en aiguilles hardies, en immenses obélisques de granit aux formes les plus fantastiques qui donnent à la caverne de Oukès un cachet de grandeur et de sauvagerie impossible à se figurer pour qui ne l'a pas vue. Au pied de ce cirque s'ouvre une grotte profonde qui renferme la source du ruisseau nommé l'Oued bou Oukès. Cette grotte est fort belle, et très profonde et a servi souvent aux indigènes de retraite inaccessible pendant la guerre. A l'intérieur, on entend bouillonner l'eau à une grande distance comme au fond d'un puits. Immédiatement au-dessous de la grotte commence le lit du ruisseau, c'est-à-dire, un ravin encombré de rochers où poussent çà et là quelques figuiers et grenadiers ; plus bas sont les jardins. A l'extrémité nord, par

laquelle le ruisseau débouche dans la plaine de Tébessa, la vallée finit par un étranglement subit, mesurant à peine une quinzaine de mètres de large et sur l'un des flancs duquel a été tracé un sentier de chèvre, praticable à peine pour deux hommes de front ; sur la face est se trouve aussi un chemin muletier atroce, qui escalade, avec le mépris le plus insensé des pentes, le Djebel Mesteri et va aboutir à Tébessa en passant par Aïn el-Hamba. Sur la face ouest sont encore deux chemins impraticables pour d'autres gens que les bergers indigènes et nommés Trik et-Terras le chemin de piétons et Trik ed-Derdjat, le chemin des escaliers. Ces deux chemins conduisent chez les Nememcha.

Le village, ou plutôt les villages d'Oukès, se trouvent à peu près au milieu de la vallée, qui, d'après ce qui vient d'être dit, est absolument inabordable de toutes parts, sauf du côté de Tébessa, par le chemin de la plaine et avec l'assentiment des habitants. Au-dessus des maisons, les jardins couvrent le flanc de la montagne à peu près jusqu'à mi côte ; ils marquent ainsi l'emplacement d'une fontaine abondante nommée Aïn Djida, qui sort d'un rocher situé à une assez grande hauteur au-dessus des villages, et dans lequel elle creuse de véritables canaux. De là, elle forme un ruisseau qui, grossi par d'autres fontaines, va arroser les jardins. L'abondance, la fraîcheur et la pureté de ces eaux expliquent facilement que les Arabes se soient établis sur ce point, et on est étonné de ne pas y trouver de traces d'occupation romaine (1).

Oukès fut donc fondé par les Dreïd, cavaliers Mezarguia des Chabbia, qui avaient pour chef direct un saint personnage dont le nom réel s'est perdu, mais que la tradition appelle Sidi bou Oukès, parce que vers les derniers temps de sa vie il habita l'entrée de la grotte d'où s'échappe le ruisseau.

(1) On ne voit de vestiges romains que très-loin de là, au sortir de la gorge, auprès d'une très-belle source thermale, avec piscine antique, dans laquelle vont encore se baigner les Indigènes. Oukès est peut-être une corruption du mot Aques ou Aquæ donné à l'ancien établissement romain, comme il est arrivé pour Aix, en Provence, et pour Ax, dans l'Arriège.

Sidi bou Oukès ayant fixé sa résidence dans cette gorge, irrigué la vallée, créé une oasis plus fraîche peut-être et plus belle encore à voir que celle de Tebessa, rassembla autour de lui une petite colonie qui construisit trois hameaux : Oukès el-Foukani, El-Oustani et El-Tahtani, — *du haut, du centre, et du bas,* — ce qui indique parfaitement leur situation respective sur le flanc de la montagne.

Après le renversement des Chabbia, les Dreïd, qui leur avaient été si dévoués durant leur puissance, furent, ainsi que je l'ai dit, refoulés et dispersés un peu partout. Alors, au noyau primitif des habitants de Oukès, vinrent d'instinct se joindre tous les bandits sans foi ni loi, que les vols et les meurtres expulsaient des tribus. Aussi, quelques années à peine après sa fondation, Oukès s'était attiré à bon droit la réputation du plus effroyable repaire de coquins et de receleurs qui existât dans tout le Tell algérien.

Il tombe sous les sens, rapporte la légende locale, qu'un homme de paix et de concorde, comme Sidi bou Oukès, ne pouvait se plaire au sein des guerres civiles incessantes qui divisèrent les trois villages d'Oukès, du jour où ils furent peuplés par des coquins de toute provenance. Notre marabout adopta le parti le plus sage : Laissant Oukès el-Foukani prendre d'assaut tous les huit jours Oukès el-Oustani, et s'accorder avec ce dernier toutes les quinzaines pour saccager Oukès el Tahtani, il se retira dans la grotte, à l'entrée de laquelle il se construisit un hermitage. Il vécut ainsi solitairement quelques années, pendant lesquelles il frappa si souvent les échos de la caverne de ses lamentations sur les crimes et les horreurs qui ensanglantaient tous les jours la vallée, que ces échos sont demeurés sensibles au son de la voix humaine et répètent fidèlement les dernières syllabes d'une phrase qui serait prononcée au point de la grotte où Sidi bou Oukès avait l'habitude de s'asseoir et de faire sa prière. Les habitants d'Oukès affirment, du reste, que cet écho n'est autre chose que la voix de leur ancêtre, et prétendent qu'ils ne prennent jamais de décision importante sans avoir, au préalable, consulté Sidi bou Oukès.

D'après ce qui vient d'être dit sur les mœurs et les habitudes

des Oukaksia, il est facile de comprendre que l'agent du trésor turc, chargé autrefois de percevoir les impôts, n'était que médiocrement affriandé par l'idée d'aller s'engager dans un pareil coupe-gorge, surtout lorsque les Nememcha étaient dans de mauvaises dispositions, situation à peu près permanente chez eux. Cependant, lorsque la tribu récalcitrante voulait bien consentir à payer son impôt, on était jusqu'à un certain point assuré de n'être pas trop mal reçu dans les villages. Le collecteur allait alors représenter avec les plus grands égards, à la djemâa d'Oukès, qu'il y avait lieu pour elle de suivre l'exemple donné par le reste des Nememcha et de venir en aide au Commandeur des croyants, dont le trésor était constamment obéré par la guerre qu'il soutenait contre les infidèles.

Le doyen de la djemâa, après s'être longuement félicité lui-même et avoir félicité les gens des villages de la venue d'un aussi illustre visiteur, commençait invariablement par assurer l'agent du fisc des bonnes dispositions de tous, ajoutant cependant qu'il était d'habitude à Oukès, avant de prendre toute décision importante, d'avoir l'avis de Sidi bou Oukès, lequel était trop bon pour laisser jamais ses descendants dans l'incertitude et ne manquerait pas d'être froissé s'ils venaient à agir sans le consulter.

On s'acheminait donc processionnellement vers la grotte, à l'entrée de laquelle s'asseyait toute la population. Le doyen de la djemâa installait lui-même le collecteur à la place d'où s'entendait le plus distinctement la réponse de l'écho, puis allant se placer sur une large pierre plate, sur laquelle Sidi bou Oukès avait l'habitude de faire sa prière et d'exhaler ses gémissements, il se retournait vers l'intérieur de la grotte, et s'écriait :

يا جدنا سيدي بووكس نغرموا او ما نغرموا شي

O notre grand-père, Sidi bou Oukès, paierons-nous l'impôt, ou ne le paierons-nous pas ?

L'écho de la grotte, fidèle à son habitude, répétait distinctement les trois dernières syllabes :

ما نغرموا شي *Nous ne paierons pas !*

Sur quoi le doyen de la djemâa, se retournant d'un air tout contristé vers le collecteur du trésor turc, lui disait : « Tu viens de l'entendre de tes propres oreilles ; Sidi bou Oukès nous défend de payer, et tu nous considérerais toi-même comme de mauvais musulmans si nous venions à enfreindre les ordres formels de notre ancêtre !

Sur ce beau discours, le collecteur était congédié avec les plus grands égards et instamment prié de reporter au Bey les vœux unanimes que formait la population d'Oukès pour l'*augmentation de sa puissance, de sa prospérité, de sa gloire.....*

Fidèles aux prescriptions de leur grand-père, Sidi bou Oukès, les Oukaksia, ne payèrent jamais d'impôt aux Turcs, et menaient encore leur vie de brigandage, lorsqu'une colonne française, commandée par le général de St-Arnaud, vint en 1850 prendre possession officielle de Tebessa et du pays environnant, installer dans leur commandement les chefs indigènes et percevoir l'impôt. Le Kaïd el-Hassenaoui, dont il sera longuement parlé plus loin, se rendit à Oukès par ordre du général, et mit la djemâa en demeure d'accepter un cheik nommé par l'autorité française, et de payer une somme fixe tous les ans à titre de Lezma.

Jaloux de se poser aux yeux des Français, aussi bien qu'ils avaient su le faire aux yeux des Turcs, les Oukaksia, firent au caïd El-Hassenaoui une réception splendide, à la suite de laquelle il lui fut annoncé qu'on allait s'en rapporter aux ordres de Sidi bou Oukès, en ce qui avait trait à la réponse à faire au général des chrétiens. On alla donc à la grotte et le kébir de la djemâa demanda suivant l'habitude :

Paierons-nous l'impôt, ou ne le paierons-nous pas ?

Suivant l'habitude aussi, Sidi bou Oukès répondit de sa voix la plus claire :

Nous ne paierons pas !

Etonné d'un pareil manque de courtoisie chez son ancêtre, le kébir insista timidement :

حتى ريال pas même un réal ?

Pas même un réal ! répondit l'écho d'une voix lugubre.

Le caïd El-Hassenaoui revint donc et fort piteusement, à ce que l'on assure, rendre compte à qui l'avait envoyé du résultat de sa mission. Le général aimait la plaisanterie, sans doute autant que qui que ce soit, mais il l'aimait à ses heures et était probablement mal disposé au moment où El-Hassenaoui vint lui communiquer la réponse de Sidi Oukès. Il fit aussitôt monter quatre obusiers sur la crête du djebel Gaga, d'où l'on domine les villages et prouva, pièces en main, aux Oukaksia que la langue avait dû fourcher à leur ancêtre (1). Depuis lors l'écho de la grotte était tombé dans quelque discrédit et l'impôt se payait régulièrement à Oukès comme partout ailleurs, lorsque en 1871 le fils de l'émir Abd-el-Kader et un prétendu Chérif, qu'un agent prussien avait lancés de Tunis pour nous susciter des embarras en Algérie, vinrent révolutionner les tribus de Tebessa. Les habitants de Oukès, probablement sur le conseil de *leur grand père*, furent des premiers à prendre part à la révolte et c'est dans leur ravin cachés aux regards, que se réfugièrent les contingents rebelles battus le 25 mars 1871 d'une manière si complète par la petite colonne du général Pouget. Mais nous connaissons les sentiers qui mènent à ce repaire et les Oukaksia y subirent un châtiment exemplaire dont ils se souviendront longtemps. Quant aux chefs du mouvement, ils s'estimèrent tellement heureux d'être sortis comme par miracle de cette souricière qu'ils quittèrent aussitôt notre territoire, sans oser jamais plus y remettre les pieds.

Pendant la crise qui suivit la chute des Chabbia, chaque groupe de population sentit, avons-nous dit, la nécessité de se créer des alliances ; le faible se rapprochait du puissant pour se placer sous sa protection. Dans la région qui sert aujourd'hui de frontière orientale à l'Algérie deux familles nobles attiraient sur elles tous les regards ; c'étaient, d'une part, les Ben Chenouf, maîtres de la ville du Kef et des environs qu'ils dominaient à l'aide d'une fraction de la grande tribu des Oulad

(1) Ce renseignement m'a été fourni par mon ami le capitaine O'German, qui a résidé quelque temps à Tebessa.

Soula leurs hommes-lige ; et, d'autre part, les Harar, occupant la Kalaât es-Senan et les campagnes voisines avec leurs Hanencha (1). Chacun de ces groupes avait donc établi son centre d'action dans une citadelle aérienne, d'où, semblables à des oiseaux de proie perchés sur leurs rochers, les Ben Chennouf et les Harar s'observaient réciproquement guettant une occasion favorable pour s'entre détruire. L'historien arabe El-Kaïrouani rapporte qu'en 1614 la question de frontière souleva entre les deux régences d'Alger et de Tunis, de graves difficultés provoquées par les Ben Chennouf, conflit qui ne se termina qu'en 1628 par la défaite de l'armée tunisienne au combat de Sattara. Les Oulad Saïd et les Ben Chennouf réussirent, par leur défection à faire remporter l'avantage aux Algériens. L'histoire est muette sur le rôle que les Hanencha jouèrent en cette circonstance, mais il est certain que, prêtant leur concours aux Tunisiens, ils les aidèrent peu de temps après à tirer vengeance des Ben Chennouf et à écraser ces voisins qui leur portaient ombrage. On voit, en effet, un kaïd Ali el-Hannachi que l'historien arabe qualifie de *guerrier habile* contribuer avec la Zemala dont il avait le commandement, à obtenir ce résultat. La politique turque avait commencé par jeter la discorde parmi les Ben Chennouf, les armer les uns contre les autres et lorsqu'on les sentit suffisamment affaiblis dans cette lutte intestine, on réussit sans peine à les expulser définitivement. Mohammed Pacha, nous dit l'historien Kaïrouani parvint en 1041 (1631 de J.-C.) à effacer le nom des Ben Chennouf de l'Outan du Kef où ils commandaient. Ces Arabes, ajoute-t-il, sont ceux dont Ben en-Nadj a dit que c'était un crime que de leur vendre des armes. El-Barzali a dit aussi que les Arabes d'Afrique doivent être traités comme les ennemis de la religion. Un autre légiste, El-Fakani, n'a pas plus d'estime pour eux ; il les considère comme des pervers sans foi ni loi, capables de toute sorte de crimes. Ceux qui les connaissent savent les juger. Dieu les réduisit sous l'administration de

(1) Je ne crois pas utile de m'occuper d'une autre famille féodale celle de Yakoub ben Sebâ, rivale de ces deux ci, qui habitait le territoire tunisien.

Mohammed Pacha. C'était au point, que les marchands pouvaient partout circuler sans armes avec leurs marchandises, tant la terreur qu'inspirait ce pacha était grande. Ce ne fut pas une époque favorable pour ces peuplades perverses qui furent réduites aux emprunts pour acquitter les contributions dont on les accabla (1).

L'arbre généalogique des Harar nous indique les successeurs de Khaled bou Zerouda qui furent Mansour et Soltan, puis Otman, Nacer et Khaled es-Serir, pendant la période qui s'écoula de 1530 à 1638. Aucun événement important ne nous est signalé avant l'arrivée au pouvoir de Khaled es-Serir qui gouverna les Hanencha pendant quinze années. Mais en 1638 une révolte générale éclata dans la province de Constantine contre la domination turque. A la tête du mouvement se trouvaient ce même Khaled et son allié le cheikh el-Arab Sakheri ben Bou Okkaz. Tous deux avaient à se plaindre de la violence du régime politique des Osmanlis, le premier à cause de la destruction du *bastion de France* et le second du meurtre de son frère.

Rappelons les faits que notre regretté président Berbrugger a extraits des archives françaises (1) :

Les Algériens, comme les autres barbaresques, n'observaient guère les traités avec les nations chrétiennes et l'encre de ces sortes d'actes n'était pas encore séchée tout à fait qu'ils avaient déjà trouvé moyen d'en violer quelque stipulation. Ainsi, dans le courant de l'année 1637, les Turcs d'Alger et de Tunis, en dépit de traités récents, capturaient nos bâtiments de commerce sous les plus frivoles prétextes, ou même sans se donner la peine de mettre en avant un prétexte quelconque. Ainsi, il ressort de l'inspection de nos côtes de la Méditerranée, faite en 1633 par Henri de Séguran, seigneur de Bouc, que les places fortes du littoral étaient sans garnisons et que *presque chaque jour* les barbaresques débarquaient en Provence, où ils enlevaient hommes, femmes et navires. La population livrée sans défense à ces

(1) Kaïrouani, traduction de Remusat et Pelissier.

(1) Voir *Revue Africaine*, 1866, p. 337. Berbrugger, notes relatives à la révolte de Ben Sakheri, par Féraud.

corsaires avait dû chercher un refuge dans l'intérieur des terres ! Ces incessantes piqûres de moustiques sur la peau du lion faisaient plus souffrir la France par l'humiliation que par la douleur. On s'en aperçoit dans la correspondance politique et administrative de l'époque. Aussi, le cardinal de Richelieu poussé à bout par l'insolence des pirates, écrit en ces termes, le 28 mai 1637, à Monseigneur de Bordeaux. (1)

« Si en revenant (de la Croisière contre les Salétins, etc.)
« vous pouvez faire quelque chose pour ravoir nos esclaves de
« Tunis et d'Alger, vous le pouvez faire ; et j'estime, ainsi que
« vous l'avez écrit plusieurs fois, que le meilleur moyen pour
« cela est d'essayer de leur faire peur et de prendre autant de
« leurs vaisseaux qu'on pourra, après quoi on viendra à restitu-
« tion de part et d'autre » (Documents inédits sur l'Hist. de
France. Correspond. Sourdis, I, 394.)

Conformément à ce programme, M. de Chastellux, commandant le vaisseau le *Cog*, s'empara de deux corsaires d'Alger, qui avaient eu la mauvaise chance de se rencontrer sur sa route et le hasard voulut que dans cette même année un pacha venant de Constantinople pour remplacer Youssef, qui était en exercice depuis 1634, fut également pris sur mer par des croiseurs français. Furieux de ce qu'il appelle un double outrage, le divan d'Alger expédie dans l'est l'amiral Ali Bitchenin pour détruire le *bastion de France*, mission dont ce fameux corsaire ne s'acquitta que trop bien ; car il amena à Alger, outre tout le matériel de l'établissement, 317 français dont une partie fut vendue et le reste réparti sur les galères pour ramer à la chiourme. Et cependant on était toujours sous le régime du traité de 1628, conclu au nom du roi de France, par Sanson Napollon.

Le divan en faisant ainsi détruire le *bastion de France ab irato* n'avait pas songé qu'il privait une grande partie des indigènes de l'Est des bénéfices commerciaux que ceux-ci faisaient avec les Français du *bastion*. Or ces indigènes qui étaient sous le protectorat des Harar, frustrés d'un négoce lucratif, déclarèrent

(1) Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, chef des conseils du roi en l'armée navale.

qu'ils ne pouvaient plus rien payer aux Turcs ; et en effet ils refusèrent d'acquitter la *lezma* ou impôt annuel.

Le cheïkh El-Arab Ahmed ben Sakheri, dont il sera plus longuement parlé dans la monographie spéciale du Beït bou Okkaz, qui de son côté avait le désir de venger le meurtre de son frère, exploita ces éléments de révolte. Telle était donc la situation de la province de Constantine en 1638 : à l'extérieur hostilité des Turcs avec les Français, sinon guerre déclarée, à l'intérieur formidable insurrection qui, née de deux causes différentes dans le Sahara et dans le Tell, devait s'étendre depuis les régions du Sud jusqu'au littoral. Les chefs rebelles que le père Dan nomme *Calet* et *Benaly*. — Khaled et Ben Ali attaquèrent Constantine, en ravagèrent les environs et finirent par battre en rase campagne entre Constantine et Sétif, l'armée turque envoyée d'Alger pour les réduire à l'obéissance. D'après le père Dan, Khaled consentit à rétablir la paix aux conditions suivantes :

1° Les Turcs n'inquiéteront plus les révoltés au sujet de la *lezma* ;

2° Ils s'en retourneront droit à Alger, sans se détourner ni à droite ni à gauche de la route, sous peine d'être tous taillés en pièces ;

3° Ils rebâtiront le bastion de France, ainsi que ses dépendances, attendu que c'est là qu'eux révoltés allaient échanger leurs denrées contre de bon argent avec lequel ils payaient la *lezma* ; de sorte que la ruine du dit bastion les avait empêchés de ne plus rien payer.

Peu de temps après un nouveau traité de paix était signé entre la France et la Régence et le Bastion rebâti reprenait ses relations commerciales avec les indigènes. Mais une particularité dont la plupart des chroniques ne font point mention, c'est la clause imposée aux Turcs par les trois grandes familles féodales de la province, pour consentir au rétablissement de leur autorité à Constantine. La tradition conservée chez les Harar, les Bou Okkaz et les Oulad Mokran, seigneurs féodaux, rapporte qu'une part égale d'autorité équivalent à celle du bey turc lui-même, était attribuée à chacune de leurs familles. Ainsi quand un nouveau bey était investi, les trois grands dignitaires indigènes se

réunissaient au campement des bords du Roumel, sous Constantine. Un délégué du Pacha faisait là solennellement la remise des kaftans d'investiture destinés aux trois chefs des familles féodales et de celui qui devait revêtir le nouveau bey.

Cette cérémonie remise en vigueur après la révolte de 1638 me semble avoir déjà existé précédemment car un dans manuscrit déjà ancien je traduis le passage suivant :

« Quand les Turcs arrivèrent à Constantine, venant de Bône
« et de Tunis, le pouvoir fut divisé en trois et d'après un traité
« les Turcs furent autorisés à habiter Constantine. Un tiers du
« pouvoir appartint à Ben Ali Cheïkh el-Arab; un tiers au
« Cheïkh des Hanencha et un tiers aux Turcs.

« De là venait la coutume que lorsqu'un nouveau bey était
« nommé, le Pacha envoyait un kaftan, que le bey revêtait,
« puis après l'avoir revêtu, il l'envoyait au Cheïkh el-Arab qui
« en faisait autant et enfin le tour du Cheïkh des Hanencha ve-
« nait ensuite. Le Cheïkh el-Arab et le Cheïkh el-Hanencha
« dignitaires à kaftan étaient investis avec le même cérémo-
« nial que le bey (1). »

Il est probable qu'aux deux familles féodales indigènes dont il vient d'être question on reconnut ensuite l'obligation d'adjoindre celle des Mokrani, mattresse des communications entre Constantine et Alger, dont la puissance était également redoutable et à ménager.

C'est encore l'historien Kairouani qui va nous fournir un dernier renseignement sur le chef des Hanencha en l'an 1644 de notre ère.

« Un des événements les plus remarquables de cette époque, dit-il, fut la défaite des rebelles que commandait le Cheïkh Khaled ben Nacer el-Hannachi. Ce Khaled était le plus puissant des chefs arabes qui s'étaient érigés en *protecteurs* (2). C'était un

(1) Manuscrit du Cheikh El-Hadj Ahmed el-Oumbarek ben el-Attar.

(2) Manah', littéralement ce mot veut dire *gens qui empêchent*. Dans la langue administrative de la Barbarie, il signifie des indigènes qui sans aller attaquer le gouvernement, veulent rester libres chez eux et

homme avancé en âge, il avait eu souvent à faire aux troupes algériennes et souvent aussi il avait fait des courses sur les terres de Tunis, car il était sur la frontière des deux états.

Comme il avait assez de forces pour gêner les armées tunisiennes dans leurs opérations, on l'avait longtemps ménagé et même on avait quelquefois acheté sa neutralité. Dieu suscita enfin contre lui Mohammed Pacha. Ce guerrier intrépide le vainquit en 1054 (1644) et l'obligea à se réfugier dans le pays de Serat. Khaled avait pris position entre l'armée tunisienne et une rivière. Le kaïd Hacén le chargea à la tête de ses vaillants cavaliers ; ce fut lui qui porta les premiers coups et décida la victoire en se mettant entre l'ennemi et la rivière. Depuis cette affaire, Khaled ne fut plus rien ; il eut bientôt recours à la clémence de Mohammed Pacha, qui, avant sa mort, put voir tous les Oulad Khaled à sa porte au nombre de ses serviteurs.

L'acte de vassalité du chef des Hanencha Khaled exerça une grande influence sur la situation politique du pays, et ce fait ressort clairement du passage que l'historien Kairouani a cru devoir consacrer à ce souvenir important :

« Lorsque la nouvelle de la défaite de Khaled arriva aux autres Arabes, dit-il, ils redoutèrent encore plus le pacha et se rangèrent à l'obéissance. Alors le commerce fut florissant : alors les caravanes affluèrent à Tunis de toutes parts. Mohammed Pacha avait atteint le but de ses efforts, sa gloire se répandit en tous lieux. Les poètes de la ville et ceux des Arabes chantèrent à l'envi ses louanges et furent noblement récompensés. Les révoltes cessèrent ; tous les cheikhs des Arabes désirèrent être compris au nombre de ses serviteurs. Ben Ali, le cheïkh des cheikhs des Arabes de l'Ouest (le chef du Beït bou Okkaz du Sahara de Constantine) se rangea à l'obéissance. Ce chef redou-

protègent, même contre lui, les mécontents qui se réfugient sur leur territoire. Kairouani, p. 394.

table avait plus d'une fois mis en fuite les troupes algériennes, mais il céda à l'ascendant de Mohammed Pacha et se soumit à lui. Lorsqu'il mourut, il lui recommanda ses enfants, qui ne furent cheïkhs qu'avec l'autorisation du pacha. Quand ils étaient pressés par leurs ennemis, ils avaient recours à sa protection.

Nous remarquerons en passant que l'historien Kaïrouani avait composé son œuvre à la glorification des Turcs, ses nouveaux maîtres, desquels il espérait une large récompense, sans doute ; il ne faut donc point être surpris de la profusion d'encens qu'il brûle en leur honneur. Mais revenons aux Hanencha.

Le cheïkh Khaled laissait deux fils : Nacer et Menacer. Ce dernier fut reconnu cheïkh par les Turcs, au détriment de son frère aîné, aussitôt après la mort de Khaled, leur père, et nous verrons bientôt qu'accordant successivement leurs faveurs tantôt à la branche aînée, tantôt à la branche cadette de cette famille, ils ne réussirent que trop à les diviser et à susciter parmi elles des haines qui ont subsisté jusqu'à l'époque contemporaine.

L'arbre généalogique que je placerai à la fin de ce travail indiquera les représentants des deux branches qui, alternativement, eurent le pouvoir, et on pourra ainsi, d'un seul coup d'œil, se rendre mieux compte des virements successifs de fortune.

Vers 1675, deux partis bien distincts dans la maison régnante de Tunis s'étaient formés et naturellement chacune des branches de la famille des Harar se déclara pour celle de ces coteries qui lui offrait une alliance utile. Le triste exemple de divisions intestines qu'allaient leur donner les gouvernants eux-mêmes n'était pas de nature à concilier les esprits, et il suffisait du reste que l'un des Harar fût d'un côté pour que son rival se déclarât immédiatement pour le parti opposé.

Voici comment l'historien Kaïrouani raconte les causes de cette scission : Mourad-Bey étant mort, ses deux fils, Mohammed-Bey et Ali-Bey arrivèrent au pouvoir à la satisfaction générale. Ils étaient frères de père et de mère et ils avaient sucé le même lait. L'homme le plus sage n'aurait pu faire un choix entre les deux, tellement ils étaient égaux en mérite. Malheureusement la

discorde les divisa et produisit des maux dont chacun d'eux eut sa part (1).

Lorsque Mourad-Bey quitta la vie, Mohammed, l'ainé des deux frères, était à l'armée selon l'usage, — car son père lui en avait donné le commandement. Ali était au contraire à Tunis. Les grands convinrent de laisser l'autorité en commun entre les deux frères. Il n'y avait aucune distinction à faire entr'eux sous les rapports du mérite, du caractère et de la connaissance des affaires ; on n'aurait pu faire prévaloir que le droit d'aînesse.

Les choses étant ainsi réglées, Ali-Bey fut envoyé à son frère, accompagné des principaux officiers de la troupe ; il était chargé de lui remettre le vêtement d'honneur et de lui communiquer la décision qui les investissait tous deux du pouvoir. Les tambours battirent, les drapeaux furent déployés au-dessus de leurs têtes. Tout le monde parut satisfait de cet arrangement. Les ordres étaient donnés au nom des deux beys. Dès qu'ils furent rentrés à Tunis dans leur domicile respectif, des intrigants les assaillirent de leurs conseils perfides. L'amitié qui les unissait en fut ébranlée et une mésintelligence, d'abord secrète, puis publique, la remplaça ; chacun d'eux se crut et se dit opprimé par l'autre. Mohammed, qui avait eu le commandement de l'armée du vivant de son père, voulait le conserver sans partage. Ali prétendait en avoir sa part ; de vives discussions s'élevèrent à ce sujet. Enfin ils résolurent de s'en rapporter au Divan, qui donnerait raison à qui de droit. La lutte qui s'engagea entr'eux devant cette assemblée menaçant d'être interminable, ils convinrent, après bien des paroles, d'abandonner à leur oncle El-Hafsi la direction des affaires ; le Divan y consentit. Mohammed accepta, sans regret apparent, les volontés du Divan, mais dévorant en secret sa colère, il se promit bien de tirer satisfaction de cet affront.

A quelque temps de là, il quitta brusquement le palais de la Marsa qu'il habitait et s'enfuit dans la ville du Kef où il avait des amis. Il les réunit tous, leur peignit en termes fort vifs la dé-

(1) *Kairouani*, p. 411. — Voir aussi les *Annales tunisiennes* de Roussau, p. 57.

loyauté de son oncle et réussit à leur arracher la promesse de marcher aussitôt sur Tunis.

Le cheïkh des Hanencha, El-Hadj El-Merdassi, de la branche de Nacer ben Khaled était au nombre de ceux qui se rangèrent du parti de Mohammed-Bey.

Les habitants de Tunis, effrayés de cette levée de boucliers, reconnurent l'autorité de Mohammed-Bey, et dès lors El-Hafsi dut s'embarquer et s'éloigner au plus vite pour faire place à son neveu.

Débarrassé de son rival, Mohammed-Bey exerça pendant quelque temps son pouvoir sans contestation de la part de son frère Ali, dont il croyait avoir détruit à jamais l'influence en le reléguant dans une maison de campagne, mais celui-ci parvint à s'enfuir et se réfugia à Constantine. Pendant son séjour dans cette ville, il entra en relations avec Soltan ben Menacer, cheïkh des Hanencha, rival d'El-Hadj ben Nacer, cheïkh de l'autre branche des Harar qui, ainsi que nous venons de le voir, avait pris parti pour Mohammed-Bey.

Soltan ben Menacer, dit Kaïrouani, était alors le plus puissant des cheïkhs arabes; il donna sa fille en mariage à Ali-Bey, et à la suite de cette alliance, Soltan devint si riche que sa fortune était proverbiale.

Avec les forces dont disposait son beau-père, Ali-Bey ne tarda pas à marcher contre son frère Mohammed-Bey, qu'il battit et mit en fuite dans plusieurs rencontres. Les Tunisiens, effrayés des conséquences de cette guerre acharnée, envoyèrent des Oulama en députation pour opérer une réconciliation entre les deux frères, mais elle revint toute confuse, car elle ne put réussir.

Les deux rivaux exigeaient des concessions qu'aucun d'eux ne voulait faire à l'autre. On se battit de nouveau. Les Arabes, selon leur habitude, avaient avec eux leurs femmes montées sur des dromadaires. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Le cheïkh Soltan et Ali-Bey se portaient partout pour encourager les leurs à attaquer l'ennemi. La mêlée fut si intense qu'on aurait dit que les deux armées n'en faisaient plus qu'une.

Ali-Bey remporta la victoire et ses partisans firent un immense

butin en chevaux et en armes. El-Hadj, contraint d'abandonner sa femme, prit la fuite. Cette femme assistait à la lutte, montée sur un mulet; on la conduisit à Ali Bey qui la traita fort bien et la renvoya à son mari. El-Hadj, depuis cette affaire, perdit toute considération; il fut tué quelque temps après dans un autre combat plus acharné que les précédents (1).

Nous voudrions ne pas entrer dans de plus longs détails sur les événements parfois tragiques dont le pays tunisien fut encore le théâtre, afin de nous renfermer exclusivement dans le cadre que nous nous sommes tracé; il a fallu en parler cependant, pour expliquer le rôle considérable joué à cette époque par Soltan ben Menacer, personnage de la famille des Harar, dont le puissant concours suffit pour changer la face des choses et replacer sur le trône de Tunis un prince fugitif réduit un instant au rang le plus obscur. Nous devons ajouter que la guerre civile désola longtemps encore les Etats tunisiens.

En 1686, Ali-Bey, après avoir refait sa fortune, se trouvait en butte à de nouvelles intrigues politiques, où figuraient les Algériens qui s'étaient prononcés contre lui. Dans une malheureuse affaire, Ali-Bey tombait frappé de coups et était décapité par ses ennemis. Peu de temps après, son fils Mourad, qu'il avait eu de son mariage avec la fille du cheïkh Soltan, était obligé de se sauver et de se réfugier auprès du grand-duc de Toscane (2).

Mais Mourad reparait bientôt sur la scène. Il est arrêté par ordre de son oncle, qui le condamne à perdre la vue; grâce à la ruse d'un médecin, renégat français du nom de Carlier, l'exécution de cette sentence barbare reste incomplète, et Mourad, que l'on croyait n'être plus en état de nuire, reparait tout à coup, ressaisit le pouvoir et fait périr tous ceux qui avaient précédemment contribué à sa perte. Mourad, sollicité par ses parents maternels des Hanencha qui gardaient rancune aux Algériens, alla même porter les armes contre Constantine pour se venger des sentiments d'hostilité manifestés contre sa famille.

L'écrivain El-Hadj Hamouda, continuateur de l'historien Kaï-

(1) Kaïrouani.

(2) *Histoire universelle*, Londres, tome 28, page 344.

rouani, va maintenant nous fournir de précieux renseignements sur les événements qui, pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, se produisirent sur la frontière. J'ai eu la bonne fortune de me procurer une copie du manuscrit de ce chroniqueur, déposé à la bibliothèque du bey de Tunis. C'est dans cet ouvrage assez rare que mon ancien et regretté camarade Alphonse Rousseau (1) a puisé la meilleure partie des documents qui lui ont servi à composer ses *Annales tunisiennes*, ouvrage très estimé. Je ferai remarquer seulement que Rousseau, se renfermant dans certaines limites, n'a pas cru devoir extraire du manuscrit qu'il avait à sa disposition une foule de faits inédits relatifs aux tribus de notre frontière orientale et notamment aux Hanencha. C'est cette lacune que je me propose de remplir en traduisant en entier les passages intéressant le passé de l'Algérie aussi bien que celui de la Tunisie, qu'il nous importe tant de connaître.

« Au commencement de son règne, Mourad-Bey envoya des présents à la Cour d'Alger. Soit haine, soit mécontentement, les Algériens les refusèrent. Outré de colère et brûlant d'ailleurs du désir de venger la mort de son père, il n'eut plus d'autre pensée que de diriger contre eux une expédition. Il dissimula son dessein jusqu'au commencement de l'année 1700, époque où, convoquant le Divan, il communiqua aux conseillers et aux chefs militaires son plan d'attaque contre la puissance d'Alger.

» Sur la réponse de l'Assemblée : *Entendre c'est obéir*, il réunit ses troupes qu'il augmenta de nombreuses recrues et fit mettre en état tout le matériel de guerre. Puis il écrivit à Khalil-Bey, gouverneur de Tripoli pour lui demander aide et assistance dans la campagne qu'il allait entreprendre. Après tous ces préparatifs, il se mit en marche à la tête d'une colonne qui traînait à sa suite vingt-cinq canons.

» A peine se fut-il approché de Constantine que le bey de cette province, Ali Khodja se porta à sa rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains et Ali Khodja fut mis en déroute après avoir essuyé des pertes considérables.

(1) Alphonse Rousseau, ancien interprète de l'armée d'Afrique, puis consul de France à Tunis.

Mourad-Bey fit couper la tête des morts et les envoya à Tunis avec ordre de les sceller aux créneaux de la Kasba. Dans une seconde bataille, il fit prisonnier le fils d'Ali Khodja, ainsi que sa femme, et les traita avec égards et générosité. Il fit un grand carnage parmi les prisonniers. Les habitants de Constantine furent découragés par ce revers et conçurent le projet de lui livrer la ville. On ne peut douter que s'il fût présenté devant la ville aussitôt après son premier succès, il n'y fût entré sans coup férir. Mais il laissa plusieurs jours s'écouler dans l'inaction et les assiégés ayant eu, grâce à ces lenteurs, le temps de se relever de leur premier échec, se préparèrent à lui opposer une vive résistance. Repoussé dans un assaut, Mourad-Bey tenta vainement de leur faire accepter l'aman, il recommença l'attaque avec une énergie nouvelle et s'empara d'une forteresse située en dehors de la ville. Après avoir égorgé tous les hommes qui la défendaient, enlevé le butin et envoyé à Tunis les canons qu'elle renfermait, il la détruisit de fond en comble, ne laissant à sa place qu'un monceau de ruines.

« Au milieu de ces événements, Khalil-Bey, gouverneur de Tripoli, vint le rejoindre. Mourad-Bey lui offrit un caftan d'honneur et des présents considérables. Ils commencèrent de concert le blocus de Constantine, qui dura cinq mois. Mourad-Bey était sur le point de s'en emparer, lorsqu'il apprit que l'armée de secours d'Alger approchait, »

Interrompons ici un instant le récit de l'historien algérien, pour rapporter un fait fort important recueilli à Constantine même de la bouche de quelques vieillards par notre savant professeur, M. Cherbonneau :

Les habitants de Constantine, se voyant cernés de toutes parts, envoyèrent un courrier à Alger pour demander du renfort. Par une nuit sombre, ils descendirent Ben Zekri, le bach-seïar du bey (courrier de cabinet) du haut du rocher de Constantine, dans un panier en palmier nain. Sa jument, nommée Halilifa, fut descendue en même temps dans un filet. L'ennemi ne put voir ce manège. Ben Zekri se rendit auprès du pacha d'Alger *en trois jours* par la route de Hamza. Ce fut alors que les Algériens amenèrent une armée pour secourir Constantine. A cette occa-

sion, les habitants de cette ville composèrent un chant de guerre dont voici les premières strophes :

Chut ! voici l'armée d'Alger !
 C'est Ben Zekri qui l'amène ;
 Ben Zekri l'intrépide cavalier,
 Monté sur Halilifa,
 La mignonne et la soyeuse,
 Halilifa va paître avec les gazelles
 Et revient avec les vaches ;
 Elle se lave les mains
 Et dine avec le sultan.
 Sa litière est un lit de soie.

On emmaillotte son corps avec de la mousseline.

Mourad-Bey, ajoute le chroniqueur tunisien, apprenant que l'armée des Algériens s'approchait pour le repousser, s'avança lui-même à sa rencontre. Pendant trois jours, il ne posa son camp qu'après le coucher du soleil et reprit sa course avant l'aurore. Enfin les deux armées se trouvèrent en présence dans un lieu nommé Djouama el-Eulma, sur la route de Sétif. Malgré la fatigue et la démoralisation de ses soldats, Mourad-Bey monta à cheval le matin du quatrième jour et voulut engager le combat. Ses lieutenants s'efforcèrent de l'en dissuader ; ils lui représentèrent que les troupes avaient besoin de repos, qu'il était nécessaire de réorganiser le matériel de guerre et qu'on ne pouvait se dispenser de laisser aux chevaux le temps de se refaire. Loin de se rendre à ces sages avis, le bey de Tunis accabla d'invectives ses conseillers et les accusa de lâcheté. La guerre éclata et les deux armées s'entrechoquèrent. Alors tourna la meule de la guerre et le feu de la destruction flamba de toutes parts ; la mêlée devint si compacte qu'on ne pouvait plus respirer. Profitant du désordre, Khalil-Bey prit la fuite avec ses cavaliers. Il y eut méprise ; on crut d'abord que c'était Mourad qui lâchait pied ; une grande partie de sa cavalerie fut mise en déroute. Cette scène ranima l'acharnement des Algériens ; ils chargèrent vigoureusement et mirent les Tunisiens en pleine déroute. Mourad eut beaucoup d'hommes tués et laissa deux fois autant de prisonniers entre les mains de l'ennemi (1).

(1) Mourad-Bey, monté sur son cheval de bataille nommé Kouhil,
Revue africaine, 18^e année, N^o 108. (MAI 1874).

Notre compatriote Peyssonnel, qui passait vingt-cinq après sur le champ de bataille, vit encore de nombreux ossements humains épars dans la campagne où, d'après la tradition, plus de 8,900 hommes avaient péri.

Le lendemain de la victoire, le pacha d'Alger fit annoncer aux prisonniers arabes et berbères qu'ils eussent à se réunir au milieu du camp pour recevoir l'aman et être conduits sous escorte en lieu de sûreté. Mais ces malheureux ne furent pas plus tôt rassemblés qu'on les passa tous au fil de l'épée. Après les avoir exterminés jusqu'au dernier, le pacha d'Alger condamna les prisonniers turcs à porter sur leur dos, jusqu'à Constantine, les canons conquis sur les Tunisiens, puis il les renvoya sains et saufs.

Quant à l'armée en déroute, Mourad-Bey la rallia sous les murs du Kef, ordonnant à ceux qui la composaient de se diriger vers Tunis, pour en assurer la défense dans le cas où les Algériens l'auraient poursuivi.

Malgré les sages conseils du sultan de Constantinople, qui voulait faire régner la paix entre les deux régences barbaresques, Mourad-Bey, désirant effacer le souvenir de sa défaite, marcha encore une fois vers la frontière, mais il fut assassiné par ses propres partisans, le 8 juin 1702, et sa tête exposée sur l'esplanade de la Kasba de Tunis.

Ibrahim Chérif, qui avait tramé le complot contre la vie de Mourad-Bey, usurpa le pouvoir aussitôt après l'accomplissement de ce crime. Son premier soin fut de faire tomber également sous ses coups les parents de Mourad. Le cheïkh des Hanencha, menacé à son tour, en sa qualité d'aïeul de l'infortuné Mourad, rompit dès lors toutes relations avec Tunis et s'allia aux Algé-

s'enfuit sans débrider de Medjaz el-Ahmer (près de Bordj-Mamra sur la route de Sétif) jusqu'au Merdj-Koukil, où son cheval s'abattit sous lui. Il avait parcouru quatre journées de marche. Telle est l'origine du nom de Kouhil donné à cet endroit. Ali Khodja mourut le jour même du combat.

(Note de M. Cherbonneau, qui a publié en 1851, dans le *Journal asiatique*, un extrait de l'expédition de Mourad-Bey contre Constantine.)

riens. La Kalâat-Senan, centre d'action des Harar devint, contre les Tunisiens, un foyer d'intrigues que menait habilement un certain Ali Soufi, affranchi de feu Mourad-Bey.

Pour mettre fin aux vexations, aux coups de main sans cesse répétés que ce groupe de mécontents ne cessait de faire sur son territoire, Ibrahim Chérif expédia à la Kalâa un agent déterminé connu sous le nom de Ben Fatima, qui réussit à s'introduire pendant la nuit dans la citadelle et poignarda Ali Soufi dans son lit.

Loin d'être épouvantés par ce meurtre qui les privait d'un auxiliaire énergique, les Harar n'en continuèrent pas moins leur attitude hostile et il est présumable qu'ils ne furent pas étrangers à la guerre qui éclata en 1705 entre les Algériens et les Tunisiens et qui se termina aux environs du Kef par une désastreuse bataille dans laquelle le bey de Tunis fut fait prisonnier.

Après cette catastrophe qu'il fallait surmonter au plus vite, Hossein ben Ali, ancien agha de l'armée, fut proclamé bey et commença la nouvelle dynastie qui, de nos jours, est encore en possession du pouvoir à Tunis (1).

Malgré toutes les concessions que le nouveau souverain de Tunis offrait aux Algériens pour avoir la paix et les empêcher de pénétrer sur son territoire, ceux-ci, aveuglés par leur premier succès, marchèrent contre Tunis qu'ils se mirent aussitôt à assiéger. Mais l'investissement de la ville se prolongeant et les habitants ayant fait preuve d'une vigoureuse résistance, la fortune changea de camp et les Algériens, forcés de lever le siège pendant la nuit pour cacher leur déroute, furent poursuivis néanmoins à outrance, et éprouvèrent à leur tour un désastre épouvantable.

A cette époque, le cheikh Bou Aziz ben Nacer avait le commandement des Hanencha. Il prêta d'abord l'appui de sa cavalerie à l'armée d'invasion, mais, froissé dans son amour-propre par le chef algérien, qui lui manifestait une certaine méfiance,

(1) *Annales tunisiennes* de Rousseau, p. 92.

tandis que d'autre part les Tunisiens ne négligeaient aucune avance pour l'attirer dans leur parti, il finit par se prononcer en faveur de ces derniers, et cette défection, suivie de celle de plusieurs autres chefs arabes qui imitèrent son exemple, fut une des causes de la déroute des Algériens.

Le cheïkh Bou Aziz qui, d'après la tradition locale, figura au premier rang sur la scène politique, pendant une période de vingt-huit ans, a laissé dans son pays des souvenirs encore vivants qui font battre le cœur de tous les Hanencha. L'historien tunisien a consacré au récit de ses nombreux exploits plusieurs pages dont je vais ci-après donner la traduction. Mais pour mieux faire connaître cette figure chevaleresque et indépendante si redoutable aux Turcs, je crois utile de relater d'abord ce que notre compatriote Peyssonnel, qui parcourut l'Algérie et la Tunisie durant le siècle dernier, a dit à son sujet.

Chez les Segnia, le 31 janvier 1725, du camp du bey de Constantine Hossein, qu'il visitait, il écrivait ce qui suit :

« Les cheïcks et les nations arabes de ce pays diffèrent de celles du royaume de Tunis. Les nations sont très nombreuses, et il y a des chefs qui peuvent mettre sur pied quatre ou cinq mille cavaliers et un plus grand nombre de piétons. Tels sont *Boisis*, chef des *Anenchas* ; Agi Braïn, chef des Guierphes (Guerfa) ; Ali ben Ali, chef des Fervats (Beït bou Okkaz) ; Hamor ben Heltan, chef des Tises (1).

Ces chefs, presque tous alliés entr'eux, se disent indépendants, de familles très anciennes et nobles ; ils reçoivent le caf-tan du dey d'Alger et ont rang de bey.

Le premier de ces chefs, *Boisis*, donne bien souvent de la peine tant au bey de Tunis qu'à celui de Constantine. Il fut attaqué l'année dernière par ces deux puissances et ce qui se passa à cette attaque mérite d'être rapporté.

(1) Je dois rectifier quelques-uns de ces noms :

Bou Aziz, cheïkh des Hanencha ; El Hadj Brahim, des Guerfa ; Ali, des Ahl ben Ali, le chef Ferhat du Beït bou Okkaz ; Amar ben Soltan, chef des (?) C'était alors le chef de la branche des Harar dite des Meï.°cer.

Sultan Boisis est le chef ou sheïck d'une nation arabe qui habite un pays appelé des Aneichas, situé sur les frontières des royaumes de Tunis et d'Alger, dans la Numidie, et s'étend dans le désert du Sahara. Ce chef, qui se dit d'une ancienne maison, s'est rendu redoutable à sa nation et en a même soumis d'autres. Il a toujours repoussé le joug des Ottomans ou des Turcs, de sorte qu'il est souvent en guerre ou avec le bey de Tunis ou avec celui de Constantine. Il est assez puissant, et on lui a vu mettre jusqu'à huit mille cavaliers sur pied. L'année dernière (1724), le bey de Constantine et celui de Tunis furent l'attaquer à l'improviste, car c'est la coutume des Turcs de donner sur les nations qu'ils veulent soumettre sans leur laisser le temps de se mettre en défense et de faire retirer leurs bestiaux. Sultan Boisis (c'est le titre que ceux de la nation lui donnent) fut attaqué et défait en même temps par Assem (Hosseïn, bey de Constantine), qui lui enleva plus de huit mille chameaux, les bœufs et même les tentes. Le bey, non content de cette capture, voulut le prendre et le faire périr. Il laissa son khalife pour le poursuivre avec le camp des Turcs.

Boisis fit assembler ses troupes pour les encourager à se bien défendre ; mais il trouva des esprits faibles à qui l'avantage que les Turcs venaient de remporter avait ôté le courage et qui lui dirent nettement qu'ils avaient résolu de se soumettre. Ce pauvre Sultan était au désespoir et se voyait perdu lorsque sa fille, appelée Elgie ben Boisis ben Nazer (1) se fit apporter ses vêtements les plus beaux, et s'étant vêtue, monta à cheval, appela les femmes et les filles ses parentes ou ses amies qui montèrent aussi à cheval. Elle harangua les femmes en leur disant :

« Puisque ces hommes n'ont pas le courage d'aller contre les
 » Turcs, qui viendront bientôt nous violer à leurs yeux, allons
 » nous-mêmes vendre chèrement notre vie et notre honneur et
 » ne restons plus avec ces lâches. »

Puis, découvrant sa gorge et la montrant aux hommes, elle leur cria : « Enfants de Nazer, qui voudra sucer de ce lait n'a qu'à me suivre ! »

(1) El Euldjia bent Bou Aziz ben Nacer.

Les Arabes, piqués de l'héroïsme de cette fille, donnèrent sur les Turcs avec tant de violence qu'ils défirent le camp, remportèrent une partie du butin qui leur avait été enlevé, firent prisonnier le khalife et dépouillèrent tous les Turcs. »

Peyssonnel, qui s'enthousiasme devant ce beau fait d'armes, ajoute : « Voilà une action qui mérite d'être conservée dans l'histoire. L'on voit que dans tous les pays on trouve des femmes fortes, des Jeanne d'Arc, des Pucelles d'Orléans ! »

Que les mânes du bon Peyssonnel tressaillent de contentement, car je viens, après plus d'un siècle, à l'aide d'un chant commémoratif que j'ai recueilli dans le pays même des Hanencha, fournir un nouveau témoignage en faveur de son héroïne. Cette poésie, pleine d'animation, dépeint bien l'état des esprits batailleurs de l'époque et mérite certainement, selon le vœu de Peyssonnel, d'être conservée textuellement à l'histoire :

فصت طرات شاو الزمان يا حظار

مع التورك الخداعين يا حصرة

طاحوا صغار شاو النهار يا حظار

الكل متوا لاجواد قاغ بالغدار

ما اعتاه نهار رج مره ما ذا صار

عاد العجاج يبان فيه ربربة

عاد العجاج فيه يطير الكساد

والحب و المشالي يثف النبرة

كباش يغبوا وذول عفدهم مشتول

رجح الفضاء الكيون كالململة

اولاد الحورار و مثل الجنون

هم الفضاء المكسور يدخلوا علالمة

أهل العياد تنزيان بولعوا بالحصان

وأهل السروج نعمان النور يتلالة

فبطان بالذهب يفعلوه على الازناد

ومحازم الجزيري تبان لك بجرة

مع التونسي صبوة نجعهم شبحوة

بحراير يسوفوه جوافهم هلته

على الفصر الدربة ساف جاء كبة

أهل العياد وجبه يميلوا شلته

متكايدين متهايزين ثلث ايام

وفعت موت صاير غمته

هاذوك راشقين الاعلام و الغيران

هاذوا طالبين الاجتبان صبرة

هاذوك حجار الاءــــــــــــــــار

هاذوا صهد النــــــــــــــــار

هاذوك طيور الكــــــــــــــــاب

هاذوا فرخ الســــــــــــــــاب

هاذوك الحدج يهــــــــــــــــار

هاذوا الدبلة يا حــــــــــــــــار

هاذوك يزدنوا بالســــــــــــــــاب

هاذوا اعجلته اهل النــــــــــــــــاب

تَشَابِكُوا عَلَى السَّيْرِ وَالسَّيْرِ

ثُمَّ رَابِطُ الطَّرَادِ

سَاعَةٌ يَنْطِيحُ وَكَذَلِكَ

مَا خَذَ الضَّرْبَةَ عِنْدَ السَّيْرِ

أَلَا شَهَبٌ مِثْلُ غُرْنُوقٍ طَارَ بِالزَّفَرَاتِ

بِهِ بَارُودُ الْفَرَنْسِيِّسِ مَكْنُوعُ الْحَبِّ مِنَ الْوَرَا

مَوْلَاةٌ سَيِّئَةُ الْبَرِّ يَنْدَهُوهُ لِلصَّنْعَاتِ

يَوْمَ الطَّرَادِ يَجْجِي الْغَيْظُ وَالغَيْةُ

مَكْنَتُ الْخَيْلِ رَاةٌ وَجَدَتْ الْكِسْرَةَ

دَهْمُ تَبَانَ وَصَبَانَ جَاوَا لِلسُّلْطَانِ

وَدَهْمُ يَبَانَ شَوْشَانَ نَاقِلُ الصَّبْرَةِ

حَمْرًا تَبَانَ نَعْمَانَ فِي زِيِّ الْجِبَارِ

وَاحْمَرُ يَبَانَ فَرْمَزُ وَاللَّكُ وَالْمَغْرَةُ

زُرْفَاتَبَانَ وَرَشَانَ تَبَاتُ فِي الْكَيْفَانِ

وَأَزْرُو يَبَانَ وَرَشَانَ خَزِيَّةُ الْقَلْبَتِ

بَيْضًا تَبَانَ كَتَانَ فَصْرَةَ بَشْنَانَ

وَأَبْيَضُ رَهْدَانَ لَيْلَةُ الْعَسْرَةِ

هَذَا وَكَذَلِكَ عِيَادُ الْجَوَادِ يُوَكَّدُ فِي الطَّرَادِ

مَاذَا خَلَاوَمِنَ الْعِبَادِ يَحْرُكُوا بِكْرَةَ

طَاحُوا الْيَوْمَ سَادَاتُ فِي الْحُرُوبِ أَبْدَانَ

أَهْلُ الْعُلُومِ يَقْرَأُوا مِنَ الْحَمْدِ لِلْبِقْرَةِ

ينسد هو الى شيناخ القوسان

بنت بو عزيز سيدة الرجالة

راكبا على زرقا تنطمي فرخ الجبان

تسبق الغزال تشطنه تزيد في لغواط

سيدي بو عزيز صدعكام البارود

يوم الطراد مكبوح هد ينكالي

راكب على نحيفة وسرجها يزيان

شبهة ضوات في برج نار شعالته

حسراه على الحنانشة موفوي الجواد

طار المعاش وعادت مذمنة

كبارها تنهبات للخلا نسادات

يدور على الشعاب يعملوا ازلت

بركاوا من شر الاقنان واعملوا الامان

واخزيوا كل شيطان باش تتهنوا

هحكوا علينا الارذال جسدوا الاحوال

عادوا الجبايلية ياخذوا العادة

TRADUCTION

Ô vous ici présents, écoutez le récit d'un événement qui eut lieu jadis avec les Turcs perfides, ô hélas !

Dès le commencement de la journée, de nobles jeunes gens tombaient frappés; ô vous qui m'écoutez ? tous nos seigneurs en masse étaient anéantis par trahison..

Quel jour affreux que cette journée de Fedj-Meraou ! que de choses il s'y passa. La poussière en tourbillons scintillait (1).

La poussière insipide flottait en l'air et les balles lancées au galop du cheval augmentaient encore le tumulte.

Comment pourraient-ils vaincre, ceux-là dont les rangs sont déjà dispersés ? Mais les secrets du destin sont insondables et on ne peut prévoir de quel côté penchera la balance.

Les fils de Harar sont, dans le combat, comparables à des démons en fureur ; contre la mauvaise fortune, ils vont encore de l'avant comme à une réjouissance.

Ce sont des gens amateurs de beaux chevaux et de harnachements aux couleurs vives et brillantes.

Ils se distinguent aussi par des kaftans qu'ils boutonnent aux poignets et par des ceintures d'Alger diaprées comme les rayons de l'aurore.

Ornées abondamment de corail de Tunis, d'un travail splendide, leurs jeunes filles à la taille svelte poussent devant elles la caravane.

Vers le Ksar, la caravane descend et s'écoule. Les cavaliers laissent au gré du vent flotter le *chella* sur la croupe des chevaux (2).

Durant trois jours, les combattants s'étreignent, puis se séparent. Il y eut des victimes et des deuils de part et d'autre.

Ceux-là plantaient leurs étendards dans les trous des rochers. Ceux-ci-demandaient le combat avec confiance.

Ceux-là sont tenaces comme des rocs inaccessibles ; ceux-ci inabordablement comme le feu.

(1) Fedj-Meraou, col important du pays des Hanencha.

(2) Chella ou chelil, étoffe en soie et aux couleurs voyantes ornant la croupe du cheval comme l'étaient ceux des chevaliers du moyen-âge dans les tournois.

Ceux-là semblables aux oiseaux de proie qui nichent sur les pics ; ceux-ci au faucon perché sur le rocher qui fond sur sa proie.

Les uns sont amers comme la coloquinte ; les autres tels que le laurier rose. O vous qui m'écoutez !

Ceux-là chargent le sabre à la main ; ceux-ci gagnent de vitesse par point d'honneur.

Dans la vallée, les combattants s'entremêlèrent, semblables aux mailles d'un filet ; puis le combat devint incertain.

De temps en temps tombe un vaillant guerrier ; c'est qu'il est frappé en combattant avec courage.

Le cheval blanc, dans sa course, produit le bruit des grues qui volent rapidement en bande ; et grâce à lui, la poudre française fait que les balles atteignent les fuyards (1).

Celui qui monte le cheval blanc est Si Brahim (2) auquel font appel les amis en détresse. Quand il apparaît dans les combats, il dissipe l'hésitation et l'inquiétude.

Les chevaux tenus en haleine préparent la déroute de l'ennemi.

La cavale noire ressemble aux nègres qui se pressent vers la demeure du sultan ; le cheval noir à des négrillons emportant avec prestesse des plateaux à l'office.

On y voyait aussi la jument baie, brillant de l'éclat du coquelicot épanoui et rouge comme un charbon ardent ; le cheval bai paraît comme teint de kermès, de gomme laque et de terre rouge.

La jument grise est comparable à la tourterelle qui passe la nuit dans les trous des rochers ; et le cheval gris ressemble par sa robe à la mousse qui surnage sur une mare.

(1) Le bastion de France, près de La Calle, faisait alors un grand commerce avec cette région. C'est là sans doute qu'ils achetaient de la poudre.

(2) Si Brahim, fils du cheïkh Bou Aziz dont il sera bientôt question.

On y voyait aussi la cavale d'une brancheur comparable au linge qui vient d'être lavé ; et le cheval blanc comme le rahdan qui signale les nuits néfastes (1).

Tels étaient les chevaux de ces nobles seigneurs qui allumaient le feu du combat. Combien de créatures humaines n'a-t-il pas succombé dans cette lutte engagée dès le matin !

Ce jour-là ont péri des seigneurs, guerriers valeureux, sur le champ de bataille ; il est tombé aussi des gens de science ayant lu le Koran du premier au dernier verset.

On invoquait les cheïkhs marchant à la tête des cavaliers, ainsi que la fille de Bou-Aziz, la souveraine des hommes.

La fille du Bou-Aziz était montée sur une cavale grise, bondissant comme un enfant du démon ; plus rapide que la gazelle, dont elle paralyse la fuite, elle ajoute encore davantage à sa course furibonde.

Sidi Bou Aziz qui affronte résolument la poudre ; le jour de bataille, il devient terrible et se rue comme un fléau sur l'ennemi.

Il monte une cavale amaigrie dont la selle est resplendissante ; on dirait la clarté d'un cierge dont la lumière éclatante brille dans un col.

O infortuné pays des Hanencha, pépinière d'hommes de race noble ! tu n'as plus d'existence et tu deviens un objet de mépris.

Tes grands sont finis ; on crierait en vain après eux dans le désert. En courant après la gloire, ils sont tombés en décadence.

Assez des maux de la guerre ! Faites donc la paix. Domptez Satan qui vous inspire, afin de revivre tranquillement.

Des gens vils se sont moqués de nous et ont mis la confusion dans

(1) Oiseau des environs de la Mecque, auquel la superstition locale attribue une influence néfaste.

nos affaires. C'est au point que bientôt les montagnards percevront eux-mêmes les tributs d'usage (1).

Il semble que Bou-Aziz, fatigué un instant de cette guerre désastreuse, chercha, comme le conseille le poète auteur des strophes qui précèdent, à revivre en paix. Cela ressortirait, en effet, de ce que rapporte encore Peyssonnel dans une autre lettre écrite le 24 août 1725. Voici :

« Le sultan Boisis et le beau-frère du bey envoyèrent deux
 » courriers avec des lettres pour se ménager un accommodement ; mais le bey, qui ne veut plus rien entendre depuis
 » l'année passée que son khalife fut défait par les Arabes de
 » Boisis commandés par sa fille Elgie, fit couper la tête à ces
 » deux envoyés sans autre forme de procès. Ainsi, après cela,
 » nous n'étions pas trop en sûreté dans ces montagnes. Le 25, les
 » Arabes tuèrent deux Turcs qui s'étaient égarés à la chasse, et
 » on ne sut ce qu'ils étaient devenus. »

Pour compléter les citations de nos voyageurs européens, je dois ajouter ici ce que le touriste anglais Schaw, qui visita lui aussi le pays à peu près vers la même époque, mentionne également à propos des Hanencha :

« Laissant Constantine et les Welled-Eesah (Oulad-Aïca), au
 » nord et au nord-ouest, on entre dans le pays des Hen-neishah
 » (Hanencha), qui sont, non-seulement une tribu puissante et
 » guerrière, mais aussi fort polie et généreuse. Les Algériens
 » leur ont obligation, à eux et à leur capitaine *Bwoa-zéeze* (Bou
 » Aziz), des grandes victoires qu'ils ont remportées et des honorables retraites qu'ils ont faites dans leurs dernières guerres
 » contre les Tunisiens. »

La vie du cheïkh Bou-Aziz ben Nacer est tout au long une succession d'épisodes dramatiques que je vais faire connaître en traduisant textuellement les pages que lui consacre le chroniqueur tunisien El-Hadj Hamouda.

(1) Les montagnards de la frontière et ceux de l'Aurès oriental, reconnaissant la suzeraineté des Harar, leur payaient l'impôt. Le poète fait donc allusion à ce fait.

On verra la part considérable que cette nature ardente et fouguese prit dans les grandes affaires politiques dont l'Algérie et la Tunisie furent le théâtre pendant la première moitié du XVIII^e siècle.

Ainsi, vers 1713, au moment où le calme commençait à régner dans le pays, un nuage noir apparaissait tout à coup du côté des Hanencha. Sous la protection de Bou-Aziz, un nouveau prétendant au trône de Tunis venait de s'y montrer et lançait de toutes parts des lettres et des émissaires pour recruter des partisans. Ce fauteur de troubles, qui se disait le fils de Ali-Bey ben Mourad-Bey, dont a vu plus haut la fin tragique, n'était autre qu'un ancien esclave, au service d'un personnage turc.

Bou-Aziz facilita à ce faux prince les moyens de pénétrer dans d'autres tribus ; mais le gouvernement tunisien prit à temps les mesures nécessaires pour arrêter le mouvement qui allait se produire et l'intrigant, enlevé brusquement par un détachement envoyé à sa poursuite, fut conduit à Tunis et décapité.

Pour bien faire comprendre les causes et l'enchaînement des événements, je dois maintenant emprunter aux Annales de Rousseau un passage plein d'intérêt :

« Le nouveau souverain de Tunis, Hossein-Bey ben Ali, délivré heureusement des Algériens qui avaient envahi son territoire, avait également déjoué toutes les intrigues de ses rivaux et réussi à ramener l'ordre et la prospérité dans la régence. Mais au milieu de tant de hasards heureux, il manquait un bonheur à Hossein, il n'avait pas encore eu d'enfants et il avait dû désigner pour lui succéder au pouvoir son neveu Ali, élevé depuis quelque temps à la dignité de bey et investi à ce titre, du commandement des Arabes. Ali, qui se croyait assuré de succéder au trône à la mort de Hossein, et que cette ambitieuse pensée dévorait, vit s'évanouir fort inopinément ce beau rêve, par suite d'une circonstance que nous allons rapporter.

Une jeune fille gènoise, âgée de treize ans, enlevée par un corsaire et conduite à Tunis vers la fin de l'année 1709, passa des mains de ce forban dans celles de son redoutable maître, dont elle devint bientôt l'épouse favorite. Un an à peine s'était

écoulé depuis son entrée au sérail qu'elle donnait déjà un fils à Hosseïn (Mohammed-Bey).

Quatre autres enfants (deux garçons : Ali-bey et Mahmoud-Bey, et deux filles), virent successivement le jour dans les années qui suivirent la naissance de ce premier héritier. Les deux fils aînés devaient plus tard être appelés à régner.

La naissance d'un fils, qui détruisait d'un seul coup toutes les espérances d'Ali, fit naître en lui des sentiments de haine, qui remplacèrent désormais dans son cœur la reconnaissance qu'il avait jusque là ressentie pour les bienfaits dont son oncle l'avait comblé.

Sur ces entrefaites, une assemblée solennelle, réunie par Hosseïn pour réviser le droit de succession au trône, décida qu'à l'avenir le pouvoir se transmettrait de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, dans la descendance du bey régnant.

Ce fut pour celui-ci un motif de plus de redoubler d'attention à l'égard de son neveu Ali ; mais lorsque son fils eut atteint l'âge de quinze ans et qu'il dut, pour assurer ses droits successifs de prince, le revêtir de la charge de bey, il s'inquiéta beaucoup pour lui, des dangers qu'allait lui susciter la rivalité de son cousin. Aussi, bien autant pour consoler Ali de la perte d'une autorité qu'il croyait déjà tenir, que pour le dominer et lui ôter tous moyens d'influence, il le fit revêtir par la Cour de Constantinople du titre de pacha.

Ali-Bey, devenu Ali-Pacha, affecta de se montrer satisfait de cette dignité stérile, mais il garda dans son cœur une haine terrible qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Voyant qu'elle tardait trop à se présenter, il prit le parti de s'enfuir avec son fils sidi Younès et d'aller se réfugier chez les Ousselatia, fiers et belliqueux montagnards, toujours disposés à se mettre en révolte contre le pouvoir établi, quels que fussent sa nature et son origine.

La fuite d'Ali-Pacha eut lieu le 20 février 1728. »

Lorsque Hosseïn-Bey fut convaincu que Ali-Pacha, en fuyant vers les Ousselatia, avait en vue de devenir l'âme d'une insurrection générale, il se mit à la tête de ses troupes et marcha contre les révoltés ; pendant trois mois que l'armée occupa

diverses positions, soit au pied, soit dans les gorges de la montagne, il engagea cinq ou six combats contre les partisans d'Ali-Pacha qui, le plus souvent, eurent l'avantage de leur côté (1).

Mais l'attention d'Hosseïn-Bey fut attiré du côté du Kef et de Badja où une formidable insurrection venait d'éclater. Tous les ennemis du gouvernement s'étaient en effet ralliés à Ali-Pacha. Bou-Aziz ben Nacer, cheïkh des Hanencha, était de ce nombre et, à plusieurs reprises, celui-ci avait déjà porté la dévastation chez les Zouar'a qui étaient restés soumis.

Une partie des rebelles choisit le Kef comme point de rassemblement et occupa la Kasba de cette ville, en y proclamant la souveraineté d'Ali-Pacha. Mais Ahmed Serir ben Amar ben Sultan, cheïkh des Hanencha de la branche des Menacer et partisan déclaré à la cause de Hosseïn-Bey, marcha contre eux et réussit à pénétrer dans le Kef, où il fit de grands ravages.

Cependant Ali-Pacha, après un séjour de trois mois chez les Ousselatia, se décida à aller au Kef auprès de ses alliés. Aussitôt Hosseïn-Bey leva le siège ou plutôt le blocus du massif montagneux des Ousselatia et se porta à la tête de ses troupes vers la frontière occidentale de la régence. La nouvelle seule de son approche déconcerta les insurgés qui n'opposèrent plus qu'une faible résistance aux attaques des tribus restées soumises, si bien qu'à son arrivée, Hosseïn-Bey apprit que les deux villes rebelles de Badja et du Kef étaient rentrées dans l'obéissance.

Plusieurs têtes coupées, l'emprisonnement de quelques chefs et la démolition des remparts des deux places assurèrent pour l'avenir la tranquillité de la contrée. Hosseïn-Bey passa deux mois environ au Kef.

A cette époque, Hassen Relian, bey de Constantine, s'était également mis en campagne avec un corps d'armée. Depuis quelque temps une vive inimitié existait entre lui et le souverain tunisien ; néanmoins ils échangèrent quelques lettres à propos des troubles de la frontière et, à la suite de ces communications

(1) Annales de Rousseau.

réciproques, ils convinrent d'avoir une entrevue dans la plaine du Djaber (1).

Hosseïn-Bey laissa le commandement de ses troupes à son fils Mohammed-Bey et suivi de ses autres enfants, il se rendit au rendez-vous. Les deux princes, s'étant rencontrés, parvinrent à s'entendre, après s'être fait de mutuelles concessions. Hossein-Bey rentra ensuite à son camp, toujours établi au Kef, et de là se dirigea sur Sebiba. Pendant la nuit qui suivit son installation dans ce nouveau campement, il reçut la nouvelle que Ali-Pacha, son neveu, venait de redescendre des montagnes pour recruter d'autres partisans parmi les habitants de la plaine. Le souverain licencia aussitôt les troupes qui l'avaient suivi dans cette première campagne et fit venir de Tunis un autre corps d'armée avec lequel il prit position à Kenatria, à trois heures de marche de Kairouan. On lui annonça en même temps que Ali el-Hattab, chef des Oulad Yakoub, semblait disposé à faire défection. Il donna aussitôt l'ordre de le lui amener, mais celui-ci, prévoyant son arrestation, se hâta de prendre la fuite avec tous les Oulad Yacoub et se réfugia chez les Hanencha auprès de Ahmed Serir et de son frère Soltan ben Amar, des Harar Menacer. Ces deux personnages étaient alors en relations amicales avec le souverain tunisien, tandis que leur rival, Bou-Aziz ben Nacer, lui était hostile.

Bou-Aziz avait joui précédemment de toute l'influence politique, en affaiblissant celle de ses deux compétiteurs, Ahmed et Soltan, qu'il avait même réduits à néant. Hossein-Bey, s'intéressant naturellement à la cause des deux frères déchus, les avait recommandés vivement au bey de Constantine Kelian qui, pour être agréable au prince tunisien, adressa le kaftan d'investiture des Hanencha à Ahmed Serir et à Soltan, au détriment de Bou-Aziz, lequel perdant par cette défaveur une partie de son prestige fut même expulsé par les siens.

(1) Cette plaine est située sur le territoire des Oulad Sidi Yahia ben Taleb. Elle porte le nom de la montagne dite Djebel bou Djaber qui s'élève au centre du pays. Nous avons établi sur ce point de la frontière notre zmla de spahis du Meridj.

Nous avons vu Bou-Aziz tirer vengeance de sa destitution en se déclarant partisan d'Ali-Pacha et agir d'une manière encore plus efficace en portant la dévastation chez les Zouar'a, sujets tunisiens. C'est quelque temps après que Ali el-Hattab, suivi de ses Oulad-Yakoub, alla se mettre sous la protection d'Ahmed Serir et de Soltan, alors cheikhs des Hanencha.

Ali el-Hattab, à l'aide d'adroites insinuations, parvint à démontrer à ses hôtes qu'ils avaient tout intérêt à épouser la cause d'Ali-Pacha et à se détacher de celle du souverain de Tunis. Ses intrigues réussirent si bien que les deux frères entrèrent dans la ligue et écrivirent à Ali-Pacha, alors chez les Ousselatia, pour lui offrir leurs services. Ali-Pacha sut profiter avec habileté de la circonstance qui lui procurait de nouveaux alliés. Il expédia immédiatement auprès d'eux son fils Younès, accompagné de Moustapha ben Meticha et d'un nombre considérable de gens des Ousselatia. Les deux frères firent à Younès et à ceux qui le suivaient un accueil splendide. Mais la nouvelle de cette alliance ne tarda pas à être connue du souverain tunisien qui, aussitôt, écrivit aux deux cheikhs des Hanencha pour leur rappeler qu'ils commettaient un acte d'ingratitude en oubliant qu'ils lui étaient redevables de la suprématie dont ils jouissaient au préjudice de leur rival.

Au lieu de répondre à cette missive par des témoignages de repentir, les deux frères firent ouvertement et sans hésiter cause commune avec les Oulad-Yakoub, auxquels se joignirent aussi les Oulad Yahia ben Taleb, de Tebessa, et, tous réunis, ils allèrent dresser leurs campements, avec une attitude hostile, sur la frontière de l'Etat tunisien.

Hosseïn-Bey lança aussitôt contre les rebelles un premier corps d'armée, sous les ordres de Moustapha Krouna, qui parvint à les joindre et leur fit éprouver des pertes sensibles. Puis le souverain, se mettant lui-même à leur poursuite, les battit de nouveau de la manière la plus complète.

Bou-Aziz ben Nacer, voyant alors ses compétiteurs les Menacer gravement compromis dans cette échauffourée, trouva le moment favorable pour offrir son amitié au souverain tunisien. Cette démarche fut accueillie avec empressement et Bou-Aziz, investi

cette fois du caftan par le prince Hosseïn, rentra de nouveau en faveur. On le traita avec des honneurs insignes ; il reçut des cadeaux considérables en argent, chevaux et autres choses de prix, parmi lesquelles se trouvaient soixante-dix selles dont quatre étaient couvertes de housses très riches.

Après que cette alliance eut été suffisamment cimentée, le souverain se mit avec Bou-Aziz à la poursuite des Harar Menacer, dont le campement était dressé sur les bords de l'oued Chabrou. A leur approche, les rebelles se hâtèrent de se replier vers Tebessa, ville située à proximité. Cependant, recevant avis qu'une partie d'entre eux s'étaient retirés vers le village de Oukès, le prince changea brusquement de direction pour attaquer ces derniers isolément. Mais ceux-ci s'étaient déjà retranchés dans Oukès en y élevant à la hâte de nombreux moyens de défense.

J'ai déjà dit plus haut au lecteur ce qu'était le village de Oukès ; néanmoins il n'est pas sans intérêt de mentionner aussi la description exacte qu'en fait mon chroniqueur, El-Hadj Hamouda :

« Ce village, dit-il, est construit en corniche sur les contre-
« forts d'une montagne escarpée. Il n'est abordable que d'un
« seul côté ; partout ailleurs existent des précipices qui le ren-
« dent inaccessible. Il possède, en outre, une immense grotte
« naturelle qui, en cas d'invasion étrangère, offre un abri sûr
« dans les entrailles même de la montagne. Les gens de ce pays
« ont l'habitude d'y enfermer leurs familles, leurs troupeaux et
« tout ce qu'ils possèdent, chaque fois qu'ils sont menacés par
« un ennemi. »

Le lendemain de son arrivée au pied de la montagne, le prince tunisien donna le signal de l'assaut en mettant en mouvement toutes les forces dont il disposait. Les troupes firent preuve d'un grand élan et, surmontant tous les obstacles, parvinrent à se rendre maîtresses du village, malgré la vive résistance des assiégés.

Les rebelles qui réussirent à se sauver s'enfuirent à travers la montagne. Parmi eux se trouvait Younès, fils d'Ali-Pacha, que ses partisans emportèrent sur leurs épaules en gravissant des pentes ravinées et périlleuses. Le souverain tunisien ne se retira

qu'après avoir détruit le village de Oukès. Ces faits avaient lieu vers la fin du mois de ramadan 1141 (avril 1729).

Les Harar Menacer, éprouvés par les pertes considérables subies à Oukès, et cherchant un nouveau lieu de refuge, se retirèrent sur le territoire des Beni Toudjen, fraction de la tribu des Oulad Sidi-Abid, campés alors sur les bords de l'oued Saf-Saf (1). Les Menacer assaillirent ceux-ci par surprise au moment où ils célébraient la fête de l'Aïd (jour de la rupture du jeûne), et les pillèrent au point qu'ils s'enrichirent de leurs dépouilles.

Après avoir ainsi réparé, au préjudice de leurs hôtes inoffensifs, le désastre dont ils avaient été victimes quelques jours auparavant, les Harar Menacer se dirigèrent vers Ali-Pacha qui venait de descendre des montagnes des Ousselatia. De nombreuses populations arabes étaient déjà groupées autour de lui. Tous ces contingents rebelles tentèrent alors une attaque générale contre la colonne du souverain tunisien revenant de Oukès. La rencontre eut lieu à Mermadjena; une terrible bataille, qui dura toute la journée, s'engagea entre les deux partis. La nuit suivante, Ali-Pacha prit la fuite et lorsque, au point du jour, le souverain tunisien remonta à cheval pour continuer les hostilités, il eut la satisfaction de constater que son ennemi avait disparu, ne laissant que les traces de son désastre.

Dans la débâcle, les Harar Menacer, séparés d'Ali-Pacha, s'étaient repliés vers le Sahara avec Younès. Quant à Ali-Pacha lui-même, il alla essayer de s'emparer de Kaïrouan. N'ayant pas réussi dans cette nouvelle entreprise, il continua à combattre en rase campagne contre les divers corps d'armée envoyés à sa poursuite. Il était parvenu à concentrer dans les plaines du Sahel des forces imposantes, mais ses partisans taillés en pièces dans un nouvel engagement, il dut se sauver vers la frontière algérienne. Au bout de quelque temps, il reparut au Hamma, puis à Gafça, et finit par aller retrouver dans le Sahara les Harar Menacer, parmi lesquels se trouvait toujours son fils Younès. C'est alors qu'Ali-Pacha épousa la fille de Soltan ben Amar et immédiatement après cette union, ils partirent tous ensemble

1) Ces différents points sont au sud-est du cercle de Tebessa.

vers l'ouest et allèrent trouver Ferhat ben Redjeradja, cheikh des Beni Ali, arabes du Zab et issus des Douaouda Hilaliens.

Ferhat leur fit bon accueil et leur promit son appui. Ali-Pacha lui répondit qu'il n'avait qu'un service à lui demander, celui de lui faciliter les moyens de se rendre en sûreté à Alger. Accédant à son désir, Ferhat mit à sa disposition vingt cavaliers des Oulad-Madhi, qui l'escortèrent jusqu'à Sour-R'ozlan (où nous avons construit notre ville d'Aumale), d'où le fugitif les renvoya, après leur avoir fait de riches cadeaux.

Ali-Pacha parvint sain et sauf dans la capitale algérienne, alors gouvernée par Abdi-Pacha, auprès duquel il venait chercher un refuge. Mais celui-ci était alors en relations amicales avec le souverain tunisien, à qui il écrivit aussitôt pour lui faire part de l'arrivée du rebelle. A la suite de cette correspondance, Ali-Pacha fut arrêté et mis au secret dans la Kasba.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le cheikh Bou-Aziz ben Nacer avait reconquis le pouvoir, en faisant acte de vasselage vis-à-vis du souverain tunisien. Après que le calme eut été rétabli partout dans ses Etats, ce prince voulut raffermir avec le puissant seigneur des Hanencha cette première alliance politique, par un lien encore plus étroit, celui de la parenté. Bou-Aziz avait plusieurs filles réputées pour leur beauté et, entre autres, Euldjia, l'héroïne de Peyssonnel; le prince résolut de les demander en mariage pour ses fils. Afin de mener cette négociation à bonne fin, il chargea sa femme, Euldjia bent Moubarek (1) de faire elle-même les démarches nécessaires, et la princesse Euldjia, accompagnée des principales dames du harem, se rendit, dans ce but, auprès du cheikh Bou-Aziz, qui la reçut avec les honneurs que méritait sa haute position. Mais au milieu de tous les témoignages de déférence qu'il lui prodigua, il refusa nettement la main de ses filles, malgré l'honneur que pouvait lui faire une semblable proposition.

(1) Le mot Euldjia signifie *convertie à la religion musulmane*. C'était le nom donné à la jeune Génoise qui devint la femme d'Hossein-Bey. Il paraît que son père, également renégat, prit le nom de Moubarek. Cependant le nom d'Euldjia est assez fréquent et n'est pas toujours donné à une renégate.

Le souverain tunisien, vivement mortifié de l'insuccès des démarches de sa femme, se concerta avec Kelian, bey de Constantine, pour évincer Bou-Aziz du pouvoir et faire élire à sa place son frère, Ahmed ben Nacer et son cousin-germain, Mohammed bou Goufa. Le bey de Constantine reconnut en effet les deux nouveaux préférés en leur envoyant le castan du cheïkhat des Hanencha.

Bou-Aziz, mécontent, à son tour, de cette défaveur, écrivit à ses deux rivaux des Harar Menacer, Ahmed Serir et Soltan ben Amar, pour les engager à s'allier à lui et faire cause commune contre le bey de Constantine Kelian. Les deux frères, ayant accepté la proposition, revinrent du Sahara, où les avait laissés Ali-Pacha ; Bou-Aziz alla au-devant d'eux, puis, leurs forces réunies, ils attaquèrent la colonne du bey à Fedj-Meraou. Mais la fortune leur fut contraire ; battus par les Turcs, et Trad, fils de Bou-Aziz, ayant été tué dans l'action, ainsi que beaucoup d'autres personnages des Hanencha, les rebelles durent se disperser. Bou-Aziz se retira dans le Sahara avec les débris de ses partisans. Quant à Ahmed Serir et son frère Soltan, ils restèrent quelque temps en expectative et, s'apercevant que Ahmed ben Nacer et son cousin, les nouveaux élus au cheïkhat, étaient incapables de maintenir leur prépondérance dans le pays, ils firent des ouvertures de soumission au souverain tunisien, qui pardonna leurs fautes et intercéda même en leur faveur auprès du bey de Constantine pour l'aider à les replacer à la tête des Hanencha.

Quand Bou-Aziz vit la tournure que prenaient les affaires de son pays, il alla chercher un asile auprès de Bou Rennan el-Mokrani, cheïkh de la Medjana, à qui il donna en mariage une des filles qu'il avait refusées au prince tunisien.

Revenons un instant sur nos pas pour rappeler un fait important. Après qu'Ali-Pacha se fut réfugié à Alger, le souverain tunisien fit tout ce qu'il put auprès d'Abdi-Bey pour obtenir sa mise à mort. Mais le chef algérien, obéissant d'ailleurs aux injonctions du Divan, dont l'autorité dominait la sienne, éluda toujours de lui donner satisfaction. Invoquant tour à tour les lois de l'humanité et le droit sacré de l'hospitalité, il se borna à

promettre de tenir Ali-Pacha étroitement emprisonné, moyennant une pension de 10,000 sequins, que le bey s'obligerait à verser régulièrement au trésor public. Pendant quelques années, cette espèce de tribut avait été régulièrement payé, mais à l'époque où nous sommes arrivés (commencement de 1735), le bey venait de manquer à ses engagements. Ibrahim-Dey, qui avait succédé à Abdi, saisit cette occasion pour faire entendre à la régence de Tunis un langage menaçant, qui pourtant n'eut pas l'effet qu'on en attendait (1).

C'est peu de temps avant le conflit qui précède que Bou Rennan Mokrani était devenu le gendre de Bou-Aziz. Les deux chefs féodaux, unis par ce lien, se liguèrent et écrivirent au dey d'Alger Ibrahim, pour lui demander son appui dans la guerre qu'ils se proposaient de faire contre le souverain tunisien. En même temps, ils le priaient de laisser toute latitude à Younès, fils du prisonnier Ali-Pacha, pour que Bou-Aziz pût le conduire sur les limites du territoire tunisien. Arrivés sur ce point, disaient-ils, toutes les populations accourront à nous et il nous sera facile, dès lors, de faire réussir notre entreprise, sans qu'il devienne nécessaire de mettre en campagne des troupes d'Alger.

Le dey d'Alger, ajoutaient-ils encore, n'avait qu'à écrire à Kelian, bey de Constantine, pour lui prescrire de favoriser leurs projets hostiles. Le dey, en effet, laissa pleine liberté d'action à Younès, ordonnant en même temps à Kelian-Bey d'accorder aux partisans tout ce qu'ils lui demanderaient.

Dès lors, Bou-Aziz rejoignit Younès, lui donna en mariage la fille de son fils Trad, tué à Fedj-Meraou et le conduisit ensuite auprès de son parent, Mohammed ben bou Diaf, cheïkh des populations de l'Aurès. Ce chef leur promit également son concours en entrant dans la ligue, et son exemple fut suivi par Ferhat ben Redjeradja, cheïkh el-arab du Zab.

Mais pendant que se préparait cette prise d'armes, Kelian, bey de Constantine, ne restait pas indifférent à ce qui se passait. La démarche directe faite par les conjurés auprès du Dey Ibrahim, l'avait si vivement froissé qu'il les prit en aversion et déploya à

(1) Annales de Rousseau.

leur encontre une force d'inertie extrême. Les lenteurs et les entraves qu'il mit en toutes choses furent cause que rien ne put être entrepris par les conspirateurs.

Cependant ceux-ci, impatients d'agir, écrivirent de nouveau à Ibrahim-Dey, mais cette fois pour lui conseiller de mettre une armée en campagne. Les membres du Divan d'Alger s'opposaient à cette nouvelle guerre, mais Ali-Pacha leur ayant promis des sommes d'argent considérables, les gagna décidément à sa cause et obtint leur adhésion. Du reste, il promit aussi de rendre la ville de Tunis tributaire à toujours du gouvernement d'Alger, aussitôt que cette capitale serait tombée en son pouvoir.

Le dey d'Alger adressa alors des ordres péremptoires au bey de Constantine pour qu'il se mît en campagne avec 1000 hommes. Ali-Pacha devait aussi prendre le commandement de 1000 hommes, et enfin 2000 janissaires marchaient sous les ordres du khaznadar d'Alger. Bou Aziz rejoignit cette armée avec un contingent considérable d'Arabes recrutés de tous côtés; ses rivaux, les Harar Menacer eux-mêmes, en faisaient partie; c'était une levée de boucliers générale.

Pendant que l'armée algérienne était en marche, le souverain de Tunis, se ravisant, faisait proposer au dey, par l'entremise de Kelian, bey de Constantine, une somme de 50,000 piastres s'il voulait renoncer à ses projets; mais cette offre arrivait trop tard, car déjà les hostilités avaient éclaté. Sur ces entrefaites, le dey reçut des ordres fort impératifs du gouvernement du Grand-Seigneur, qui lui faisait défense de rien entreprendre contre Tunis et l'engageait à ne considérer Ali-Pacha que comme un ennemi dont il fallait se débarrasser. Peu soucieux d'obtempérer à ces ordres, il résolut d'en garder la connaissance pour lui seul et, pour en imposer à ses troupes et faire croire que ces instructions étaient l'œuvre d'un faussaire, il fit mettre à mort le courrier, qui déjà les avait fait connaître aux soldats algériens. A la suite de cette exécution, il fut prescrit au khaznadar de poursuivre l'entreprise. L'armée algérienne s'était mise en mouvement au mois de mai 1735 (1).

(1) Annales de Rousseau.

Le souverain tunisien, devant la guerre qui le menaçait, se porta à Zouarin et prescrivit aux habitants du Kef d'abandonner leur ville et de se replier sur Tunis. Cette mesure fut également appliquée à tous les centres de population, situés entre les deux localités ; elles avaient pour but d'enlever d'abord toutes les ressources locales dont auraient inévitablement profité les Algériens et, ensuite, d'empêcher les populations de faire cause commune avec l'ennemi. C'est en effet ce qui arriva de la part de tous ceux qui, comme les gens de Taboursok, ne bougèrent pas de leur pays. Non-seulement ils fournirent des vivres aux Algériens, mais encore ils les suivirent dans leur marche agressive. On incendia également les moissons pour que l'ennemi n'en profitât point, et une fois la campagne ainsi dévastée, Hossein s'en retourna à Tunis, attendant les événements.

A la nouvelle que les Algériens avaient passé la frontière, Hossein Bey prescrivit aux Tripolitains d'accourir avec leurs forces ; la population des montagnes, de même que les habitants de la ville de Tunis, prirent les armes. Les troupes étaient divisées en deux corps d'armée, dont l'un placé sous ses ordres directs et l'autre sous ceux de son fils aîné, Mohammed-Bey.

Les corps des Turcs, des Zouaoua et des spahis furent renforcés par de nombreux contingents arabes fournis par les tribus tunisiennes des Dreïd, Oulad Saïd, Souassi et autres ; toutes les tribus Mezarguia étaient sur pied.

Hossein sortit de Tunis le 9 août 1735 et se porta avec son armée sur les bords de l'oued Meliana, à Semendja. Les Tripolitains vinrent se placer en arrière et tous les contingents arabes sur l'aile gauche.

Les Algériens arrivaient bientôt et campaient en face sur la rive droite de la rivière. Pendant seize jours, les hostilités se bornèrent de part et d'autre à quelques escarmouches de cavalerie. Mais déjà les contingents arabes, sur la fidélité desquels Hossein-Bey croyait pouvoir compter, désertaient sa cause. Les Dreïd avaient décampé pour aller à l'endroit nommé R'dir Soltan, entre Semendja et Tunis ; les Oulad Saïd, plus coupables, passaient dans les rangs d'Ali-Pacha. Cette défection devint générale parmi les contingents et il ne resta plus auprès du souverain que les Oulad

Kassem, fraction des Beni Rezed. La lutte était imminente. Une partie de l'armée algérienne, sous les ordres de Kelian, gouverneur de Constantine et ennemi juré de Hossein-Bey, se mit en marche à la tombée de la nuit, passa en silence la rivière et tourna à gauche les retranchements des Tunisiens, de manière à les placer entre deux feux. Instruit de ce mouvement par ses espions, Hossein-Bey résolut de sortir de l'inaction. Au point du jour, il mit son fils Mohammed à la tête d'une forte division de ses troupes, lui ordonnant de se porter en toute hâte sur la colonne ennemie, en suivant à droite (amont) le bord de la rivière. Le jeune prince exécuta ce mouvement, mais ne rencontra personne, par la raison que les Algériens avaient effectué leur passage du côté gauche (aval). Mahmoud, l'autre fils du souverain, sortit alors du camp à son tour et marcha contre l'ennemi qui s'avavançait. Il lança en avant son oncle maternel, le Génois Moustapha (1), et grâce à sa cavalerie et à son artillerie, dont le feu était très habilement dirigé, il réussit à tailler en pièces les Algériens, à leur enlever un certain nombre de prisonniers et rapporter comme trophée beaucoup de têtes coupées (2).

A ce moment de la journée, les Algériens étaient menacés d'une déroute complète. Cependant la colonne aux ordres de Kelian atteignait, à la faveur d'une brume épaisse, le camp tunisien qui, pendant le combat était demeuré presque sans défense. Hossein-Bey s'y trouvait, n'ayant plus autour de lui que quelques spahis du Kef. Il se porta en avant pour arrêter l'ennemi, mais le nombre l'emporta sur la valeur. Blessé grièvement d'un coup de feu à la cuisse, Hossein-Bey dut se mettre en retraite : Kelian envahit son camp, en fit abattre les tentes et massacra tout ce qui tentait de résister encore.

(1) On se rappelle que Hossein-Bey épousa une jeune esclave génoise qui lui donna plusieurs enfants. D'après le passage ci-dessus, le frère de cette esclave serait donc devenu musulman, sous le nom de Moustapha.

(2) Le chroniqueur El-Hadj Hammouda, en bon musulman, semble attribuer ce premier succès des Tunisiens, à ce que l'artillerie fit feu en invoquant l'aide de Sidi Abd el-Kader el-Djilani.

Mahmoud-Bey ne s'aperçut du désastre que lorsque toutes les tentes du camp étaient déjà renversées. Quant au fils aîné, qui avait, comme nous l'avons dit, suivi le cours de la rivière avec sa division, n'ayant rencontré personne devant lui, envoya prendre de nouveaux ordres près de son père et c'est alors qu'il apprit à son tour ce qui venait de se passer. Chacun opéra sa retraite séparément, sans savoir ce qui était advenu aux autres. Le souverain blessé se dirigea d'abord sur Zar'ouan avec une faible escorte ; quelques fuyards, de même que son fils Mahmoud, le rejoignirent et se retirèrent à Kairouan. Cette bataille décisive avait été livrée le 4 septembre 1735.

Le prince Mohammed, fils aîné du souverain, séparé des siens pendant le désastre, se dirigea vers Tunis, en traversant les campements des Oulad Kassem, fraction des Oulad Rezeg, qu'il croyait encore fidèles. Mais chez eux étaient déjà arrivés, en avant-coureurs, Bou-Aziz, son fils Sedira, ainsi que Ahmed Serir et son frère Soltan, accompagnés d'un certain nombre de cavaliers des Hanencha. Quand ils virent le prince s'avancer, ils se disposèrent à l'accueillir avec respect, le prenant de loin pour Ali Pacha qui, ce jour-là, montait un cheval noir. Or, celui de Mohammed était bai, mais la sueur qui ruisselait sur ses flancs le faisait paraître noir. Dès qu'il se fût rapproché davantage, les Hanencha reconnurent leur erreur et firent aussitôt sur lui une décharge générale de leurs armes.

Mohammed-Bey n'avait plus le choix de la direction à suivre, aussi n'hésita-t-il pas à forcer le passage pour continuer sa marche. Il poussa donc de l'avant avec intrépidité suivi de son escorte, et ceux qui tentaient de l'arrêter durent s'écarter pour lui laisser le chemin libre. Les Harar coururent néanmoins sur ses traces pour s'emparer des retardataires. Un de leurs cavaliers parvint même à rattraper le prince et fit feu sur lui. A ce moment, le cheval de Mohammed-Bey buta et faillit le désarçonner, mais il fut assez heureux pour se remettre lestement en selle et continuer sa course. L'agresseur, croyant que la chute du cheval provenait de la décharge de son arme, s'était déjà avancé, pensant n'avoir plus qu'à mettre la main sur le prince et s'en emparer. Mais celui-ci était déjà en défense et, d'un coup de fusil

chargé de cinq balles, tiré à bout portant, tua à la fois cheval et cavalier.

Malgré la chasse que les Harar ne cessaient de lui donner, le prince Mohammed put atteindre Redir Soltan, où étaient campés les Arabes Dreïd. Ceux-ci étaient nombreux, leurs intentions étaient douteuses et, par prudence, les Hanencha durent cesser la poursuite.

Nous ne suivrons pas davantage le chroniqueur El-Hadj Hamouda dans son récit des événements qui se passèrent à Tunis, où Ali-Pacha et son fils Younès firent leur entrée solennelle le 7 septembre 1735. L'armée algérienne resta dix jours encore campée sous les murs de la ville, dont une partie fut pillée par ces bandes de soldats indisciplinés. Elle leva ensuite le camp et reprit la route de la frontière de l'ouest, traînant à sa suite trente-cinq mules chargées d'argent, montant de la contribution de guerre que Ali-Pacha acquitta entre les mains d'Ibrahim-Khaznadji, indépendamment du tribut de 50,000 piastres que la Régence s'engageait à payer annuellement au gouvernement d'Alger.

Telle était la position respective des prétendants au trône de Tunis ; Ali-Pacha et son fils Younès étaient maîtres de la capitale, tandis que Hossein-Bey, qui avait été rejoint par son fils Mohammed, occupait encore la ville de Kaïrouan. Son troisième fils se maintenait à Soussa, qui lui restait fidèle.

Le prince Mohammed, quittant Kaïrouan, alla chez les Nememcha où il séjourna quelque temps, pour faire appel à la fidélité des anciens alliés de son père. De là, il se rendit parmi les Hanencha, auprès de Soltan ben Amar, campé aux environs de Tebessa. Il poussa ensuite jusqu'à Aïn-Chabrou, où Ahmed Serir vint aussi le trouver et tous lui promirent amitié et secours. Le prince leur fit cadeau de dix mille réaux et de divers objets de prix. Confiant dans ces promesses, le jeune prince retourna ensuite à Kaïrouan, auprès de son père.

Charles FÉRAUD,

Interprète principal de l'Armée.

A suivre.

